



HAL
open science

Louis Hémon et le darwinisme

Yann Mortelette

► **To cite this version:**

Yann Mortelette. Louis Hémon et le darwinisme. Daniel Chartier, Michel Lacroix, Sophie Montreuil et Lucie Robert. Bulletin de la Société archéologique du Finistère. Histoire et patrimoine, CXLVII, pp.283-294, 2019. hal-04060941

HAL Id: hal-04060941

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04060941>

Submitted on 6 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Louis Hémon et le darwinisme

De son héros Patrick Malone Louis Hémon écrit qu'il possède « l'équilibre incomparable des êtres sauvages que la sélection naturelle a laissés survivre parce qu'ils étaient les mieux faits pour le combat et la vie » (Hémon, 1993, p. 721). Les références à la théorie de la sélection naturelle, formulée par Darwin dans *L'Origine des espèces* en 1859, sont récurrentes dans *Battling Malone*, roman composé à Londres vers 1910. Ainsi, après un match décisif disputé par le personnage principal, Hémon prête la parole à un journaliste sportif qui fait cette déclaration : « L'homme est un animal combatif ; s'il ne l'était pas, son espèce aurait sans doute disparu il y a quelque vingt mille ans » (p. 807).

L'influence des idées de Darwin sur Hémon apparaît également dans *Colin-Maillard*, autre roman rédigé à Londres un an ou deux auparavant. Alors que le héros, Mike O'Brady, traverse une période de doute religieux, il entre dans le petit musée de la bibliothèque de Whitechapel, où des vitrines présentent l'évolution des espèces :

Au centre des vitrines la photographie d'un vieillard chauve occupait évidemment une place d'honneur ; au-dessous une pancarte calligraphiée avec art expliquait en termes savants qu'il avait été illustre en son temps. Mike lut la pancarte sans comprendre et examina la photographie de nouveau.

« Darwin », « ... Évolution... » On l'avait mis entre les insectes et les reptiles... Peut-être n'était-il pas comme tout le monde !

[...]

Une seconde lecture de la pancarte calligraphiée [...] lui fit voir ce musée sous un jour nouveau. Il commençait à comprendre que les animaux des vitrines n'avaient pas été rangés au hasard ; une méthode quelconque avait dû présider à leur classification. Certaines vitrines semblaient se fondre l'une dans l'autre ; entre des espèces extraordinairement différentes intervenait parfois un type étrange, probablement disparu, ou qui peut-être se trouvait encore quelque part au-delà des mers... Il recula de trois pas pour embrasser toute la collection du regard, et à deux reprises différentes crut entrevoir quelque chose, une idée qui courait d'un bout à l'autre de la salle, une explication prodigieuse, une chaîne... (Hémon, 1990, p. 330-331)

La présence explicite de la théorie de l'évolution dans les deux premiers romans de Hémon invite à mesurer l'influence qu'elle a exercée sur l'ensemble de son œuvre.

Dans *Battling Malone*, l'adolescence du héros dans les quartiers pauvres de l'East End londonien relève du « *struggle for life* » :

Le petit Patrick fut un de ces boys déguenillés qu'abritent la nuit les maisons en construction, les hangars ou les porches, et qui tout le jour promènent leur indépendance dans les rues, toujours aux aguets, rusés, alertes, également habiles à éviter les policemen et à renouveler chaque jour le miracle de ne pas mourir de faim. (Hémon, 1993, p. 720)

Ce combat pour la vie conduit à la sélection naturelle. Malone réussit à s'adapter au milieu hostile dans lequel il se trouve :

Et le miracle fut que cette vie de vagabondage et de semi-famine perpétuelle lui façonna un corps robuste aux membres tressés de fortes lanières, et lui donna une constitution pour laquelle la fatigue et le froid, et les nuits passées sur le bois ou la pierre, étaient des choses sans importance et sans danger. (p. 721)

Il élimine ses rivaux afin de s'assurer une meilleure subsistance :

Un jour qu'il courait à toutes jambes dans Whitechapel Road pour vendre des journaux du soir, il vit un garçon de son âge installé dans un recoin, entre un public-house et la porte d'une usine, où il vendait sans se donner aucun mal plus de journaux que tous les coureurs de la rue. C'était un emplacement que ce garçon occupait depuis longtemps tous les jours et dont la possession était devenue une sorte de droit tacitement reconnu.

Patrick s'avança vers lui, posa les journaux qu'il portait au pied du mur, et dit à l'autre garçon :

– Ôte-toi de là !

À son refus, accompagné d'imprécations, il répondit par un coup en pleine figure qui fit jaillir le sang.

[...] Au milieu des pauvres hères chétifs, comme parmi les « bullies » ordinaires des docks, il semblait un être physiquement à part, aussi redoutable pour eux que l'est un loup pour des chiens sur qui aucune sélection n'a agi et qui ont dégénéré dans le servage. (p. 722-723)

Chez Malone, la sélection naturelle est renforcée par la sélection artificielle. Lord Westmount veille à ce que l'entraînement et l'alimentation de son protégé développent ses particularités physiques. Hémon présente son héros comme « beau de la beauté des animaux spécialisés et sélectionnés pour un effort unique » (p. 731).

Les images utilisées par le romancier pour décrire les boxeurs soulignent ce qui rattache l'homme à l'animalité. Bill White est assimilé successivement à un taureau qu'un banderillo agace, à un « dogue fou de colère qu'on déchaîne et qu'on démusèle », et à un « bull-terrier que le combat et la victoire saulent et qui s'acharne avec une férocité simple » (p. 706-707, 710 et 711). Patrick Malone et Jack Hoskins sont comparés à « deux cerfs qui se battent », « front contre front » (p. 735). Pour Hémon comme pour Darwin, il n'y a pas de différence de nature entre l'homme et l'animal, mais seulement une différence de degré. Face au boxeur noir Sam Langdon, Malone comprend qu'il a affaire à « un homme de son espèce, même plus primitif et plus barbare encore que lui, descendant plus direct de la brute ancestrale » ; l'écrivain ajoute que les « petits yeux enfoncés » de Langdon flambent « sous son os frontal proéminent comme celui d'un gorille » (p. 790).

La part d'animalité dans l'homme n'est pas dévalorisée par Hémon, qui invite au contraire à savoir retrouver la force de la vie instinctive. Dans « Jérôme », l'une de ses premières nouvelles, publiée dans *Le Vélo* le 26 octobre 1904, il met en scène un chien de berger qui incite le secrétaire d'un préfet à quitter sa vie moutonnaire pour partir à l'aventure : comme le jeune homme a évité au chien la fourrière, le chien sauve le jeune homme d'une société qui l'enferme. L'animal devient le modèle de l'homme. C'est l'évolution des espèces en sens inverse. Dans *Battling Malone*, lady Hailsham fait cette recommandation au héros :

Quoi qu'il arrive, efforcez-vous de rester ce que vous êtes maintenant, simple et fort... – elle allait dire « comme un animal » mais se ravisa – ... comme vous l'êtes ; et ne devenez jamais pareil aux petits messieurs des salons ! (Hémon, 1993, p. 761)

À l'instar des romantiques, Hémon prône le retour à une vie proche de la nature. Son penchant à l'anarchisme trouve dans la violence du *struggle for life* un moyen de secouer une société figée dans ses habitudes. Lors de son combat avec Jim Ellis, Malone étonne les gentlemen du National Sporting Club par sa sauvagerie :

C'était l'intrusion au milieu de leur société polie et hautement civilisée de l'instinct primordial du combat, dépourvu de toute apparence de sport ou de jeu et de toute pantomime traditionnelle à laquelle ils étaient accoutumés. La méthode de combat du débutant était celle des animaux qui s'entretuent dans la forêt parce que c'est la grande loi, et à qui l'hérédité a donné l'instinct profond de la meilleure utilisation possible de leurs armes. [...] Tous suivirent des yeux avec angoisse ce qui fut une bataille de jungle, la lutte inégale d'un homme et d'un animal meurtrier... (p. 748)

La fascination de Hémon pour la force brutale témoigne d'un romantisme de la violence qui se cherche une caution dans les théories de Darwin. Dans *Battling Malone*, le journaliste sportif qui rapporte ses impressions sur le match entre Malone et Langdon fait l'apologie du combat, considéré comme un instinct naturel et un moyen de sauvegarde de l'espèce :

« ... Sans aucun doute il va se trouver des intellectuels intransigeants et des puritains pour se récrier d'horreur quand le récit de ce combat leur tombera sous les yeux. [...] Et ce leur sera, à ces puritains et à ces intellectuels, un magnifique prétexte à indignation, une occasion sans égale de célébrer en phrases pompeuses la fraternité humaine, de dénoncer les penchants vils qui poussèrent quinze mille personnes à aller voir ce spectacle repoussant, et – comble d'horreur – à applaudir de toutes leurs forces le triomphe ultime de celui qui fit montre de plus de brutalité et d'acharnement bestial... »

Eh bien, est-ce qu'il ne serait pas temps de couper court une fois pour toutes à ces périodes béates et vides sur la fraternité humaine et sur la mansuétude ?...

[...] Le monde est semé partout d'interminables batailles. Nous bataillons avec l'inertie et l'hostilité des forces naturelles ; nous bataillons avec les animaux ; nous bataillons avec ces millions d'autres hommes barbares chez qui l'instinct du combat est aussi développé que chez nous, souvent plus, mais qui n'ont pas encore appris, eux, à limiter cet instinct. Que la bataille s'arrête quelques années, quelques instants, et ceux qui prêchent à présent la paix et les embrassements universels vont tout à coup avoir à sortir

de leur retraite chaude et sûre, et, effarés, se trouver face à face avec les barbares...
(p. 806-807)

Ce journaliste se fait le porte-parole de l'écrivain, qui, dans une chronique sportive du *Vélo* du 20 janvier 1904, avait défendu des idées similaires :

Mon plus cher désir serait de m'attirer le mépris de tous les gens de bien, en entonnant ici un hymne à la gloire de la Brutalité divine.

Je n'essaierai même pas de la justifier ; je ne prétendrai pas que la saine violence est l'ennemie de la cruauté, que bien des intellectuels font profession de condamner la lutte sous toutes ses formes uniquement pour qu'une philanthropie béate et molle serve d'excuse à la faiblesse et à la peur, et que la race qui laissera mourir le courage physique sous des prétextes de civilisation... je ne suis pas assez vénérable pour être prophète, et, d'ailleurs, je ne sais pas au juste ce qui pourrait bien arriver, mais je donnerais gaiement une pinte de mon sang pour que nous ne soyons pas de cette race-là. (Hémon, 1993, p. 18)

Hémon appartient à la génération née après la guerre de 1870 : son apologie du combat se teinte de patriotisme.

En 1871, dans *La Filiation de l'homme*, Darwin s'était intéressé à la façon dont la sélection sexuelle se combine à la sélection naturelle pour améliorer globalement l'espèce, les mâles les plus doués s'emparant des femelles les plus saines, et les femelles préférant les mâles les plus attrayants. Hémon se fait l'écho de cette thèse dans *Colin-Maillard*. La belle Juive Hannah Hydleman, dont Mike O'Brady admire « l'équilibre animal du corps sain », le fait penser à « ces femelles qu'on se représente à l'aube de l'espèce, autour des feux fumant sur les grèves, simples comme leur vie, et graves de sentir en elles le flux puissant des générations à naître » (Hémon, 1990, p. 233). Elle provoque chez lui une rêverie régressive :

Mike songeait, et sa songerie était peuplée d'images qui étaient à moitié des idées, et à moitié des instincts vieux comme le monde : si cette femme et lui s'étaient rencontrés en d'autres temps, bien avant la naissance des villes, avant qu'on n'eût obscurci la joie des forces humaines en leur donnant des vêtements futiles de lois, de religions et de pudeurs, il l'aurait prise dans ses bras sans rien dire, et sans rien dire elle aurait refermé ses bras sur lui, parce qu'ils étaient tous deux jeunes et affamés de vie, et que rien ne les séparait.
(p. 234)

Cette nostalgie de l'état de nature, dans laquelle s'enracine l'anarchisme violent de Mike, est contrariée par le processus de civilisation, qui empêchent les forts de s'unir entre eux et de perpétuer leur force.

Dans *Maria Chapdelaine*, l'union des cœurs suit la voie de la sélection sexuelle. Le premier chapitre présente Maria comme « une belle grosse fille », « vaillante », « presque inaccessible » (Hémon, 1995, p. 232), qui fait reculer de timidité les paysans. Mais François

Paradis n'hésite pas à l'aborder, et « ses yeux hardis » lui jettent un « regard clair, perçant, chargé d'avidité ingénue » (p. 233). Lors de leur seconde rencontre, ce qui plaît d'abord à François chez Maria, c'est « sa jeunesse forte et saine », de même que Maria le voit comme « un beau garçon [...] : beau de corps à cause de sa force visible » (p. 255). C'est leur force qui fait leur beauté et qui assure la perpétuation de cette « race qui ne sait pas mourir » (p. 296). Les Français qui ont acheté la terre de Lorenzo Surprenant comprennent qu'ils n'ont « ni la force, ni la santé endurcie, ni la rudesse nécessaire » (p. 341) pour survivre dans ce « pays sans pitié et sans douceur » (p. 344) : le Canada est pour Hémon le pays de la sélection naturelle. Dans un article publié à Montréal, l'écrivain dresse ce constat :

Grâce à leur origine, grâce à la rude vie saine et fortifiante que leurs ancêtres ont menée, les Canadiens français d'aujourd'hui comptent dans leur nombre une proportion d'individus robustes et résistants bien plus forte qu'aucune nation européenne. (Hémon, 1993, p. 303)

Louis Cyr, « le Samson canadien », surnommé également « l'homme le plus fort du monde » en raison de ses exploits physiques inégalés, avait largement contribué à accréditer l'idée que les Canadiens français étaient dotés d'une force exceptionnelle. Sa mort à Montréal le 10 novembre 1912, alors que Hémon se trouvait à Péribonka, réactiva le mythe de l'homme fort canadien français.

Dans *Battling Malone*, cependant, la loi de la sélection sexuelle semble transgressée : bouillant de force instinctive, le héros tombe amoureux d'une femme à la beauté froide. Mais Hémon donne cette précision sur son héroïne :

Elle se révélait au second coup d'œil douée d'une vitalité prodigieuse, d'une surabondance d'énergie qui se dépensait de mille façons différentes : sports excitants et dangereux, voyages constants, innombrables entreprises. (Hémon, 1993, p. 757)

Il ajoute qu'« entre cette jeune femme aristocratique et l'enfant de l'East End un lien surprenant exista quelques secondes, né de la rencontre de leurs deux natures pétries au fond de la même matière violente et hardie » (p. 761). C'est une fois de plus la société, avec ses divisions arbitraires, qui empêche l'union des êtres de même nature. Dans le conte allégorique « La Conquête », l'écrivain met en scène un roi orphelin d'une beauté exceptionnelle, qui, au moment de se marier, reçoit de son conseiller les recommandations suivantes : « Il se devait d'écarter toute distinction de rang ou de caste, et de n'épouser qu'une jeune fille qui fût son égale en beauté. Ils fonderaient ainsi une race de mortels qui feraient renaître sur la terre la grâce des dieux exilés » (Hémon, 1993, p. 163-164). Sur le mode de l'utopie, l'écrivain imagine ce qui adviendrait si la sélection sexuelle n'était plus perturbée par les considérations

sociales. Cette nostalgie de l'état de nature invite à se demander si Hémon considère le processus de civilisation comme une conséquence de la sélection naturelle ou comme un obstacle à celle-ci, bref s'il opte pour Darwin ou pour Spencer.

Dans *Battling Malone*, l'East End est vu comme une jungle où règne la loi du plus fort et où ne survivent que les plus aptes :

Il voulut être fort. Autour de lui il voyait les forts vivre gras et heureux, et les faibles souffrir, et il se fit du monde et de la vie une conception incroyablement simple, dont l'exactitude se confirmait à ses yeux chaque jour.

Dans les rues obscures du quartier des docks où il vivait, la force et son usage étaient les arguments ordinaires, et sans recours. Il y a là des jungles formées de ruelles, de terrains vagues, de maisons croulantes et d'anciens entrepôts délabrés, sur lesquelles la machine sociale n'a presque aucun pouvoir, et il existe de plus parmi les gens qui peuplent ces jungles une répugnance invincible à faire appel aux forces de la loi, même pour leur propre défense. De sorte qu'un homme dont la charpente massive, endurcie, ne craint pas les coups, et dont les muscles savent les donner avec assez de violence et de ruse, est libre et fort comme une armée au cœur d'une ville au pillage. (Hémon, 1993, p. 721)

Cette vision d'une société dominée par la lutte pour la vie est celle du darwinisme social, que Spencer expose dans ses *Premiers Principes* en 1862. Cependant, si le narrateur de *Battling Malone* estime que le héros se fait du monde et de la vie « une conception incroyablement simple », c'est qu'il pense que la réalité est plus compliquée. La comparaison de l'homme fort à « une armée au cœur d'une ville au pillage » montre la distance que Hémon prend à l'égard de son personnage. La même image apparaît dans *Colin-Maillard*, lorsque les frustrations sexuelles et sociales de Mike O'Brady se muent en fantasme agressif à l'encontre des élégantes Juives de Whitechapel :

Il murmura entre ses dents : « Oh, vous et vos grands airs ! vos airs de princesses ! », et il lui vint tout à coup l'instinct obscur qu'elles appartenaient, après tout, à une race souvent asservie, et que si jamais on était débarrassé des lois...

Il se vit, lui et quelques milliers de garçons comme lui, dans les rues d'une ville au pillage entre des maisons d'où des cris de femmes sortaient par les fenêtres éventrées ; et ces femmes qui se défendaient avec des cris contre les étreintes et les coups des barbares étaient toutes semblables à celles qui passaient ici, de belles filles, mais qui avaient perdu leurs airs hautains et qui ne savaient plus que supplier avec des larmes coulant de leurs yeux noirs sur leurs joues blanches, pendant qu'on enfonçait l'une après l'autre les portes de leurs maisons. (Hémon, 1990, p. 182)

L'anarchisme de Mike est désavoué par Hémon, qui souligne l'intelligence limitée de son personnage dans le passage justifiant le titre du roman :

L'instant d'après il ne comprenait plus rien sinon qu'il était comme un homme qui, les yeux bandés, bafoué et poussé derrière, trébuche sur des obstacles qu'il ne peut voir. (p. 242)

Mais la violence de Mike O'Brady et de Patrick Malone ne relève pas du darwinisme social : elle est motivée par une volonté maladroite de rétablir la justice. Lorsque Mike découvre que le patron du pub abuse de la serveuse Wynnie, il sent se réveiller en lui « toute la haine féroce de sa race contre ceux qui possèdent les maisons et les terres, contre les maîtres que protègent les lois, et il se dit qu'il y avait ici encore un tort qu'il ne pourrait jamais redresser, mais qu'il pouvait toujours s'en souvenir et le faire payer avec usure » (p. 184-185), ce qui annonce le dénouement. De même, l'évolution de Malone s'explique autant par son histoire familiale que par la sélection naturelle :

Quand le petit Patrick Malone se souvenait de la rixe mortelle à laquelle il avait assisté et qu'il revoyait son beau-père et son oncle tordus dans une lutte sinistre et muette, il songeait au meurtrier sans aucune horreur et même avec une sorte d'admiration reconnaissante, parce qu'il avait eu là la première image de la force, de la force qui vient parfois venger les faibles après les avoir torturés. (Hémon, 1993, p. 722)

Cette scène originelle, qui associe la force au rétablissement de la justice, semble décider du destin du héros : Malone sera boxeur. Dans ses futurs combats il règlera ses comptes avec son père tyrannique. Mais son goût pour la violence cache un besoin de tendresse et de protection. Après sa défaite contre Jean Serrurier, il éprouve le désir d'être réconforté par lady Hailsham :

Un de ces moments était venu pour lui où les hommes forts et durs, qui ont toujours vécu durement, sentent avec toute la force qui est en eux le besoin d'être plaints, et consolés, et de goûter au moins les gestes de la tendresse. Et tout naturellement ce fut à lady Hailsham qu'il pensa. (p. 837)

Au moment de mourir, il fixe « sur la femme qui l'avait tué des yeux redevenus simples comme ceux d'un enfant, et où il ne restait plus aucune colère » (p. 841). Sam Langdon a le même regard lorsque Malone lui brise les côtes : « Le masque du gorille avait curieusement changé, [...] sous l'os frontal proéminent les yeux du Noir étaient devenus ceux d'un enfant qui a du mal » (p. 801). L'animalité s'efface au profit de l'humanité. Le rude boxeur cache une âme d'enfant.

Mais lady Hailsham n'a rien d'une mère. Si Malone perd contre Serrurier, qui a pourtant moins de force physique que lui, c'est parce que la froide Angleterre, à l'instar de lady Hailsham, ne lui offre pas le soutien chaleureux que la France prodigue à son adversaire :

Ce qui montait dans ces cris, c'était un enthousiasme chaud, presque tendre, que les nations cuirassées d'orgueil ne connaissent pas. [...] Une grande clameur était montée de la salle, une clameur faite de cris, de mots qu'on n'entendait pas, de gémissements de femmes qui se lamentaient d'avance. Elle s'abattit sur le ring comme une grande voix unique à la fois suppliante et brave, un cri tragique d'amante. Et voici que la svelte

silhouette blanche qui flottait déjà sembla prise à la nuque par une main surnaturelle, soutenue, raidie, jetée en avant ; Battling Malone se heurta à une attaque à coup sûr inattendue et plus ardente que la sienne. (p. 828 et 832)

La victoire revient au mieux aimé, non au plus violent.

Contrairement aux idées de Spencer, mais conformément à celles de Darwin, Hémon pense qu'il existe des instincts sociaux, comme l'amour et la sympathie, qui corrigent les effets néfastes de la sélection naturelle, orientent l'humanité vers la civilisation et conduisent les sociétés à adopter des mesures anti-éliminatoires. C'est ce que Patrick Tort nomme chez Darwin « l'effet réversif de l'évolution » : « la sélection naturelle sélectionne la civilisation, qui s'oppose à la sélection naturelle » (Tort, 1996, p. 1334). Lorsque Malone agresse un jeune vendeur de journaux pour lui ravir sa place, un ouvrier tente de s'interposer en vertu de « l'instinct rudimentaire de justice qui existe à peu près partout » (Hémon, 1993, p. 722). Dans *Lizzie Blakeston*, Hémon glorifie le martyr des laissés-pour-compte de la société anglaise :

Une fièvre de révolte haletait en elle et faisait trembler ses mains, et toute sa volonté frêle se cabrait contre le destin. Ce qui l'exaltait surtout, c'était l'inégalité de la lutte : d'un côté, il y avait une grande loi irrésistible et peut-être juste qui, depuis le commencement du monde, ployait sous le même joug les résignés et les réfractaires, et de l'autre côté, il y avait la petite Lizzie qui se dressait en face de l'inévitable et prétendait échapper au sort commun. (Hémon, 1990, p. 159)

La conception que l'écrivain se fait du sport reflète sa pensée sociale. Loin de prôner la compétition ou l'élitisme olympique comme Pierre de Coubertin, il considère le sport comme une hygiène de vie, une école de volonté et une source de bonheur individuel. Dans son article « Le Muscle et le sport », il mentionne ceux que le sport peut aider au quotidien :

Ouvriers et manœuvres qui, leur ouvrage fait, corrigent avec leurs haltères les effets malsains d'un travail trop spécial ou trop dur ; employés de la Cité à qui une demi-heure d'exercice devant leur fenêtre ouverte doit tenir lieu de sport, de grand air, de liberté, de tous les biens qu'ils n'auront jamais ; pauvre garçon chétif et tenace, avide de secouer le joug de la faiblesse atavique, mais qui se décourage parfois et à qui il faut répéter le bon évangile, l'histoire merveilleuse des trois fées, Santé, Force et Beauté... qui n'ont pas été ses marraines... (Hémon, 1993, p. 146)

Pour Hémon, le sport est un anti-destin. Une série de quatre nouvelles, intitulée « L'Éducation de M. Plume », raconte l'histoire d'un commerçant de quarante-cinq ans et de quatre-vingt-douze kilos, qui retrouve le goût de vivre, l'estime de soi et la volonté d'entreprendre grâce au sport.

Le prosélytisme sportif de Hémon a également une raison politique. De même qu'il réduit les inégalités entre individus, le sport rééquilibre les rapports de pouvoir entre les nations. Dans son article « Le Sport et la race », Hémon fait l'analyse suivante :

Le brave ouvrier anglais [...] n'avait auparavant des Français que l'idée de petits êtres comiques et presque simiesques, qu'il ne lui fût jamais venu à l'esprit de regarder comme des égaux en quoi que ce soit. Or, en quelques années, cet ouvrier a lu dans son journal du matin que des athlètes français battaient leurs concurrents anglais [...].

De sorte que son point de vue change peu à peu et complètement, et que lorsqu'on lui parle d'amitié franco-anglaise, d'entente cordiale, il se sent plein de sympathie pour une nation qui prouve qu'elle peut le battre à ses propres sports, et il se sent prêt à songer à la race française avec respect et à la considérer comme l'égale de la sienne. [...] Lorsque les Anglais verront les Canadiens français leur tenir tête et les battre souvent dans la plupart des sports et jeux auxquels ils se livrent eux-mêmes, ils n'en ressentiront que plus de respect pour eux. (Hémon, 1993, p. 309-311)

Le sport devient une façon de rapprocher les peuples et de détruire la croyance dans la supériorité d'une race sur une autre. Hémon partage l'antiracisme de Darwin. Il raille le fanatisme des puritains anglicans qui ont interdit le match de boxe entre le Noir américain Jack Johnson et le Britannique Bombardier Wells en octobre 1911 : « À la seule idée d'une rencontre entre un Blanc et un Noir, toutes ces braves gens ont vu apparemment rouge » (Hémon, 1993, p. 254). En traversant les différents quartiers de Londres, le héros de *Colin-Maillard* prend conscience des effets néfastes de la ségrégation sociale et raciale : « Au centre de tout, il y avait Cable Street, [...] qui s'étendait de l'Ouest à l'Est comme un continent, passant par degrés de la Palestine à l'Irlande, qui se touchaient sans se fréquenter ni se comprendre, pleins d'une méfiance et d'un mépris réciproques » (Hémon, 1990, p. 186). Le visiteur qui lui présente la théorie de Darwin dans le petit musée de Whitechapel insiste sur le lien entre les diverses espèces :

On est tous pareils, pour ainsi dire, tous frères, nous, les kangourous et les éponges. [...] Tous venus de la même souche ; seulement on est différent maintenant parce qu'on a vécu un peu différemment, à la longue, chacun dans son coin... Un seul ancêtre, la vie ! (p. 329)

La thèse de la parenté entre l'homme et les animaux reparaît dans deux nouvelles intitulées « Le Mépris des bêtes ». À l'instar de Kipling dans *Le Livre de la jungle* (1894), Hémon y prête la parole à des animaux qui considèrent les hommes comme des bêtes dénaturées. Dans la seconde nouvelle, une liane de mer dit à un crabe et à un congre qui observent des hommes sur une plage :

Qui croirait [...] qu'ils sont, eux aussi, sortis de la mer ? [...] Pendant longtemps ils ont été comme Mrouz le Crabe, à moitié de la terre et à moitié de l'eau. Maintenant ils ne sont

plus que de la terre ; mais il reste quelque chose en eux qui se souvient, et qui les fait revenir vers l'eau quelquefois. (Hémon, 1995, p. 443)

Dans *Colin-Maillard*, Hémon souligne la portée antireligieuse de l'évolutionnisme darwinien. Le visiteur que Mike O'Brady rencontre dans le musée de Whitechapel conteste le créationnisme :

– Votre histoire de la Création, et le reste, tout le monde en rit, tous ceux qui ont pour eux sous de bon sens... Tous les savants n'y croient plus ; ils ont tous compris que Darwin avait raison. [...] Une seule origine pour tout ce qui vit, tous pareils, tous frères... ou cousins. C'est plus fort que la Bible ça, hein ? (Hémon, 1990, p. 330)

Il accroît ainsi le désarroi moral de Mike, qui ne savait déjà plus comment concilier les inégalités entre les hommes avec la croyance en un Dieu juste et bon. La rencontre de miss Gordon-Ingram conduit le héros à penser que « des êtres d'essence supérieure l'attendaient, [...] des êtres qui étaient certainement en dehors de la vie ordinaire, pétris de tout le bien et de toute la beauté dont le Créateur ne s'était pas servi pour les autres » (p. 259). Il lui est en revanche difficile d'accepter la théorie de Darwin, qui lui est révélée par « un homme gras et rouge », au nez court et au ventre bombé, contemplant dans la vitrine du musée un « crapaud-bœuf » « d'un œil rêveur » (p. 328-329). Ces apparences trompeuses renforcent l'aveuglement du héros, que le désespoir finit par mener à une violence sans issue.

La pensée de Darwin a donc influencé en profondeur l'œuvre de Hémon. La loi de la sélection naturelle dirige le destin de ses personnages, comme la loi de la sélection sexuelle oriente leurs amours. Loin de considérer l'animal comme un être inférieur à l'homme, Hémon le présente au contraire comme un modèle de résistance et d'adaptation aux conditions de vie. Il fait du sport un instrument de perfectionnement physique et psychique permettant de corriger les données de l'hérédité. Dans son univers romanesque, ce ne sont pas les plus forts qui triomphent : comme Darwin, il estime qu'il existe des instincts sociaux. Il admet également l'effet réversif de l'évolution et conteste l'idée de supériorité d'une race sur une autre. Il s'écarte ainsi du darwinisme social de Spencer. Enfin, lui qui ne croit pas en Dieu souligne les conséquences antireligieuses de la théorie de l'évolution. La conception darwinienne de l'homme est une clef de voûte des idées sociales, politiques et religieuses de Hémon.

Yann MORTELETTE

BIBLIOGRAPHIE

Hémon, L. (1990, 1993 et 1995). *Œuvres complètes*, édition préparée, présentée et annotée par Aurélien Boivin, Montréal, Guérin littérature, t. I, II et III.

Tort, P. (1996). « Effet réversif de l'évolution », dans Tort, P. (dir.), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris, Presses universitaires de France, t. I, p. 1334-1335.